

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXVII

(26 août 1945 — 27 avril 1946 ¹)

Commencé à Athènes, le 26 août 1945.

CALME dimanche. Toujours heureux de n'avoir pas à sortir le matin... Mis au net la prière d'insérer de *Solomos* (on va voir si les souscriptions vont se présenter). Lu qq. chapitres du *Quart Livre* ; certaines phrases sont prodigieuses. « Depuis n'en fut parlé. La mémoire en expira avecques le son des cloches, lesquelles quarillonnèrent à son enterrement. » Les Anglais fêtaient aujourd'hui la victoire, mais je n'ai pas eu l'impression que les Grecs y prissent part ; parfois, ici, on se sent à peine en Europe...

Au fond, je me satisfais fort de la solitude, le malheur est de l'employer si mal. Les jours les plus heureux de ma vie ont été parfois ceux où je n'eus pas à ouvrir la bouche. Prenant à midi mes repas au milieu de trois dames, il me faut faire qq. frais, mais je m'arrange le plus souvent pour peu m'engager. À vingt ans j'aurais trouvé insupportable l'obliga-

1. Les cahiers I à XXXVI (1931-1945) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 148 du BAAG.

tion de dire des *riens* — et d'en écouter.

27.

Fait des achats ce matin, ce qui reste un de mes grands amusements. Comme je n'ai d'argent que par intermittences, il y a toujours sur ma table une liste de besoins ou de désirs qui s'allonge à mesure que l'argent tarde à venir... Rencontré aujourd'hui pour la première fois Choisy, professeur de français à Volo. Type à visage d'ascète, figé, et qu'animent seulement deux yeux gris fulgurants. Seuls les sujets de métaphysique le passionnent ; il s'y lance, il s'y emballe, et comme quelqu'un qui, en province, demeure privé de conversation. La place d'un tel homme serait à Athènes (il fut voici dix ans professeur à Spetsai...).

28.

Choisi la couverture du *Solomos* : bleu pale pour l'édition de luxe, blanche pour l'édition courante. Ennuyé que ce soit toujours l'éditeur qui débourse... Passé la soirée avec les dames de l'Institut. Cinéma, puis dîner tardif ; on me trouve fatigué, maigri, les traits tirés... Je me couche à 2 h du matin depuis deux mois et ne sais résister à aucune occasion. Il faut se ressaisir ; placer une nouvelle fois devant soi l'étoile du renoncement. Oh ! point par idéal vertueux, mais pour sauver son bonheur. Équilibre, travail, santé sont les clefs de la joie. Tout est question d'entraînement ; il devient aussi facile de courir chaque nuit que de se coucher de bonne heure. Je dois puiser — au moins pour qq. temps — des forces neuves dans l'absence de volupté.

29.

Visite ce matin de Mosconas vêtu en sous-lieutenant (?). Comme il avait disparu depuis une année, je le croyais mort, pour le moins. Échauffé, hâbleur, nationaliste, je m'assurais qu'il avait dû se faire zigouiller. J'oubliais, il est vrai, que ceux qui parlent se contentent de parler (mais parfois on est pris à son propre jeu...). Rien d'intéressant dans sa visite ; il est à Jannina. Tout ce qu'il dit est faussé par la mythomanie, la vantardise, et avec cela un ton très humble pour me parler. L'armée est un dépotoir pour les ratés. On me remet de nouvelles épreuves du *Séféris* ; c'est un casse-tête... On m'offre les quatre-vingts pages du *Palamas* de Millieux ; il en avait inondé Athènes. Je trouve le cadeau assez beau bien qu'illisible. Il y a là-dedans qq. perles que je crois uniques, et dont au besoin je ferai état. Arrivé fort tard à une réunion chez Dimaras ; on était en train de mettre un programme de conférences pour l'hiver, sur la Grèce et la France. Je n'ai aucune envie de parler, et cependant presque tous les sujets m'intéressent.

30.

Visite au directeur du British Council au sujet de l'exposition. Il m'avait appelé. Je trouvai un jeune officier de manières charmantes et du regard le plus sympathique. Peut-être plus jeune que moi ; un peu timide, comme souvent les Anglais. Je lui avais dit au téléphone que je ne tenais plus à écrire le fameux catalogue, mais il voulut me montrer les œuvres de X et de Y, choisis pour remplacer les deux peintres qui manquent. On ne gagne point au change, et cela me renforça dans mon désir de non-collaboration.

On a tiré un portrait de Solomos pour le livre ; c'est ce qu'on pouvait faire de mieux d'après le seul document authentique... Conversation chez Merlier avec Paditas au sujet des bouquins. Merlier demande que l'on broche au plus tôt deux ou trois exemplaires pour les faire parvenir à Paris par une occasion qui s'annonce. Il faudra dès demain préparer la couverture, quitte à envoyer ces bouquins sans photo. Force compliments sur mon *Seferis* dont Merlier lit le texte en corrigeant les épreuves.

1^{er} sept.

On a broché deux bouquins, pour les Relations Culturelles et pour le ministre de Grèce à Paris ; on espère par là obtenir des commandes. Les caractères, l'impression sont remarquables ; le papier aussi. La couverture est ornée d'un méandre bleu. J'ai voulu rappeler le drapeau grec. Je ne saurais dire que le format du bouquin m'enchanté (Merlier a voulu faire grand). En faisant grand, on a fait mince ; le livre n'a que cent pages. J'aurais sûrement préféré un format de poche. *Seferis* partant dans quatre jours pour Londres portera qq. exemplaires aux revues anglaises, sans oublier Valaoritis qui le premier m'aida à traduire *Solomos* (Pâques 1943). Point satisfait encore du cliché ; le graveur a souligné gauchement les plis du costume de Solomos, alors que dans le portrait seules la figure et la main ont de l'intérêt.

Ghika a paru ennuyé l'autre soir quand je lui ai dit que je ne ferai pas le catalogue. Je serais incapable de parler de peintres dont je viens de voir pour la première fois qq. toiles durant trois minutes — et qui ne m'ont pas impressionné. À vrai dire, c'est plus les peintres que la peinture qui m'intéressent, ou plutôt j'éprouve le besoin de relier l'œuvre à son auteur.

2 sept.

À midi, au dessert, J. S. apporta du Samos et des petits fours pour fêter *Solomos*. Ensuite de quoi je fis la sieste, puis lu du Rabelais. Sur le

tard je me mis à penser à Paris avec assez d'intensité, et d'abord à Fernand, à P. que je n'y verrai pas. C'est à Paris, sur place, que je prendrai conscience de leur mort. Par un curieux complexe (mais aussi pour me débarrasser des gens) je dis à ceux qui m'interrogent que j'ai père et mère à Paris. Difficile d'imaginer que je pourrai bientôt me réveiller dans ma chambre et mon lit d'adolescent... À mesure qu'il s'approche, je commence à croire à ce voyage. Jusqu'ici — depuis près de cinq ans — je sentais l'impossibilité de voir la France. C'est aujourd'hui, je crois, l'anniversaire de la déclaration de la guerre. Voilà six ans que j'ai quitté Gide ; deux jours avant, je disais au revoir à Michel sur la route de Pontigny.

3 sept.

Deux feuilles typographiques de *Seferis* sont bonnes à tirer ; heureux (si je puis dire) d'y trouver des fautes après Merlier ; je les relisais après le déjeuner, en plein soleil, et soudain sous cette lumière impitoyable quantité d'erreurs me sautèrent aux yeux. Le cliché de Solomos mis au point est bien meilleur. Je continue à trouver le format du bouquin regrettable ; cela n'est pas équilibré : on dirait une brochure scientifique, une thèse sur les champignons. Si on ne trouve pas de papier cellophane pour donner au bouquin un aspect de « luxe », je suis fichu. Inquiétude de Dimaras, ce soir, quand je lui dis que le livre a été tiré à 1800 exemplaires, et que Merlier entend gagner de l'argent.

5 sept.

Présenté sous un papier transparent, le *Solomos* prend aussitôt une allure plus distinguée. J'en ai fait préparer six pour l'Angleterre. (Merlier avait eu l'idée d'envoyer des bulletins de souscription à mes collègues ; je suis allé protester, déclarant que les professeurs de l'Institut devaient recevoir gratis les livres de l'Institut...) On m'a remis un assez gros paquet d'épreuves du *Seferis*. La préface est quasi terminée. Comme Merlier débordé d'affaires n'arrive plus à les lire dans le temps voulu, je me suis mis moi-même à les corriger. Gare ! Passé chez Seferis ce soir. En pleins préparatifs. On l'attend demain à Londres avec le Régent, puis à Paris (où il espère voir Gide). Seferis me laisse ses dernières instructions pour son livre. Katsimbalis est chargé du contrôle. Passé la soirée chez Papatsoni, d'abord à entendre le concerto pour violon de B., puis à prendre le frais sur la terrasse. Partirai-je ? Reviendrai-je à temps ? Pas la moindre envie de préparer mes cours de cette année. Rarement passé été plus absurde. Si je n'avais pas eu mes bouquins à imprimer (et les agacements subséquents), j'aurais entièrement perdu mon temps.

8 sept.

L'Institut devrait avoir un agent de publicité. « Dîner de la traduction » l'autre soir, chez les Merlier. C'est à dire qu'on avait invité les qq. personnes que j'ai aidées à faire un bouquin. Merlier a mille projets, il en a trop, ils ne sont pas mûris. Celui d'éditer des cahiers de la poésie grecque n'est pas mauvais. Les poètes auraient ainsi un organe et, comme la revue serait bilingue, ils pourraient se faire connaître au dehors. L'amusant, c'est que ces cahiers seraient ma revue. Naturellement, on n'y donnerait pas uniquement les poètes qui me plaisent, mais je ne présenterais et traduirais que ceux que j'aime. Bonne revanche. J'ai grand'peur des engagements et du surcroît de travail, mais la traduction de poèmes est devenue pour moi un jeu.

Charmante soirée hier. Je fus pour la première fois à Vouliagmeni, plage toute populaire. L'autobus, ne suivant pas la côte, nous fit longer les contreforts de l'Hymette ; j'en pus repaître mes yeux et me baigner de sécheresse ; la terre que broutaient les moutons était rase, tout était nu, et composé seulement de variations de la lumière. J. S. m'accompagnait ; c'était à la fin du jour, nous allions retrouver des collègues qui avaient passé la journée là-bas... Je compris tout de suite que la volupté, l'aventure avaient triomphé là tout l'été, mais sans luxe, très naturellement. Le pays est à peine bâti, mais on y voit semées, et jusque sur le sable, quantité de tentes improvisées, qui grouillent de population. Chacun sans doute fait un petit métier tout en passant ses vacances. Un contingent de soldats anglais campe non loin de là et se mêle à la foule. Joie des corps, bains, siestes, nuits brûlantes, j'ai tout, d'un seul regard, reconstruit. Ce bel été qui s'en va, et dont je n'ai pas joui, j'en ai respiré soudain l'arôme. Mieux averti, j'aurais pu parfois aller dormir là-bas sur la plage. Déjà le seul éloignement d'Athènes (Vouliagmeni n'est qu'à 20 ou 30 km de la ville, mais on n'y rencontre pas de gens chics), l'oxygène, le vent me fouettaient les nerfs. Je sentais tout à coup de quoi j'avais besoin pour me refaire ; grand abandon de l'être, sans souci, à la vie animale. J'étais à la fois fatigué par ce bain d'air pur et ranimé par ce contact avec le sel. Hélas ! j'ai languï durant tout l'été après d'impossibles vacances. Je n'ai pas travaillé un seul jour ces derniers mois, et pourtant je n'ai pas eu un seul jour de liberté.

13.

Je fais depuis deux jours pour Athènes le service de presse de *Solomos*. Occupé ces derniers jours par le jury des bourses ; invraisemblable défilé de philosophes, médecins, juristes, peintres chargés de tableaux.

Dans le nombre, passablement de gens de valeur. On examine les dossiers tout en interrogeant, mais surtout on tâche d'éprouver le candidat. Le plus curieux, c'est qu'on arrive assez vite à voir à qui on a affaire — à preuve que la commission tombe en général d'accord. Excellent exercice de psychologie, d'observation. Nombre de candidats viennent seulement pour demander un passeport. Désir de fuite. Ce sont des gens qui pour des raisons ténébreuses ont envie de quitter la Grèce...

Je rentre d'une garden-party chez Losfeld. Charles-Roux qui vient d'arriver à la légation m'annonce que les Gozzoli de Pise, les Mantegna de Padoue sont détruits... Relu l'autre jour mon *Kavafis* — autant les traductions m'ont paru satisfaisantes, autant la préface m'a paru faible ; je la savais déjà incomplète, mais le pire c'est qu'elle sonne assez faux. Travail tout artificiel et bâti dans l'abstrait ; j'y fais de l'étalage. L'intuition créatrice ne m'a pas éclairé. Les gens continuent de me trouver maigre et pâle. Moi-même je me sens peu reluisant. C'est peut-être une question de rythme ; une phase nécessaire à traverser. L'idiot c'est que l'état de nullité où je me trouve n'empêche pas les gens de me parler de mes « œuvres », sans qu'ils se doutent que je serais bien incapable à présent d'en écrire une ligne. Ouvert tout à l'heure *Solomos* (ou plutôt entr'ouvert). Constaté que ça manque de virgules. Fort bonne conversation, hier, avec Chamoux, nouvel archéologue ; il traduit Pindare et me fait part de ses remarques sur l'art de la traduction... Me questionne sur Kavafis afin de documenter certaine dame qui, au Caire, prépare une thèse sur lui...

16.

Une fatalité, dont à vrai dire je me suis fait complice, a retardé sensiblement les démarches pour mon départ ; certains papiers manquent, je suis en panne depuis quinze jours. C'est à croire que je n'ai point envie de partir (à peine arrivé à Paris, si j'y arrive, il faudra penser au retour — et pour faire à Athènes des cours dont je n'ai pas préparé le premier !). J'ai été terriblement noctambule cet été, et me suis de toutes façons usé les nerfs. Il est temps de faire marche arrière. Depuis plusieurs mois je vis dans une médiocrité, un à peu près surprenants. L'amour m'a fatigué, et aussi je paie la suite des années de guerre, sans un jour de campagne ; les bouquins que j'ai faits sans arrêt y sont aussi pour qq. chose. Demain *Solomos* paraît en librairie ; déjà blasé sur ces émotions. Trois bouquins parus en un an. Celui-ci sera-t-il aussi un four ?... Lu du Giraudoux, tout de même ravi par ses ressources, mais ce papillotement me fatigue. Larbaud me paraît beaucoup plus solide, mieux dirigé, plus « imperson-

nel ».

17.

Couru ce matin pour les papiers grecs ; je n'ai point encore (après un mois) reçu la permission anglaise de survoler l'Italie. Avant même de commencer ces démarches, je savais qu'elles m'empoisonneraient. Je suis servi. Et de plus elles m'éreintent... Il ne faudrait pas que j'arrive crevé en France, car ce séjour, bien qu'excellent pour me rajeunir, n'ira pas sans fatigue. Le grand repos, au fond (le régulateur), serait le travail, mais j'ai si peu d'idées, de projets, qu'il me semble n'avoir plus rien à dire. Je me figure même que je n'écrirai plus (voilà la marque de la dépression). Il me faut aussi me mesurer à mes confrères ; je suis peut-être tout à fait intempestif, arriéré ; sans vouloir être absolument à la page, il me faut tout de même aller respirer l'air du jour... J'ai voulu à tout prix ne pas changer (conserver mes « valeurs ») ; en fait j'ai changé, et malgré moi : à cause de la guerre et par évolution naturelle. Il devient nécessaire que je voie sur place ce que je suis.

18.

Le visa anglais m'attendait depuis le 27 août — mais je suis dans une crise d'aboulie ; j'attendais qu'on me téléphonât... Au fond, je ne tenais pas à partir avant que mon *Seferis* soit composé.

Lettre de Prevelakis, l'homme le plus sévère et distant d'Athènes. « La traduction de Solomos est à la hauteur de votre renommée, justement acquise, de traducteur sans égal de nos poètes. »

Soirée au cinéma avec « ces dames » ; un film sur Louise de Bretagnies ; admirable nuit ; les gens à Paris me semblent laids et le ciel mal étoilé. Et pourtant...

20.

Il faut l'avouer, je vais beaucoup mieux ; la Phytine peut-être, et l'idée du départ. Les difficultés, la plupart imaginaires, que je voyais s'élever, peu à peu s'évanouissent. Très méthodiquement je fais mes achats et j'emplis mes sacs... Je devrai me plonger dans tout à la fois : famille, amis, littérature, France nouvelle, idées... Il me semble partir pour une autre planète, et même, à vrai dire, je crains de mettre qq. temps pour me sentir à Paris. J'essaie dès maintenant de « composer le lieu » afin de ne pas perdre de temps. L'avion, je pense, est inhumain ; l'âme ne peut aller si vite. Envoyé hier une dépêche à Paris demandant « nombre enfants et pointures » ; je me perds dans tous mes neveux à chausser...

Reçu une lettre charmante de Charles Roux (je lui avais envoyé deux

livres), un peu précieuse, mais m'offrant de la sympathie. C'est ça dont j'ai besoin (l'âge venant), une sympathie qui tâche de s'adresser à ce que j'ai de particulier (et que les Grecs n'ont pas l'habitude de sentir chez autrui). Ce sont des preuves d'existence que je m'en vais chercher à Paris. Entrevu un instant Grenier, correspondant de *Combat*. Il repart demain. J'aurais dû faire effort pour le voir. Toute la presse grecque lui tombe dessus, me dit-il. C'est sympathique ; il a dû tâcher de voir clair. Il collabore à *L'Arche*, et m'y donne rendez-vous.

22.

Quelques articles dithyrambiques sur *Solomos*... Je ne serai point là pour cueillir ces hommages. La fatalité cependant me poursuit ; les bureaux grecs prétendent qu'ils n'ont pas le temps d'ici le 26 d'établir mes papiers ; il faudra faire intervenir le Chef de la police des étrangers (nécessité d'embêter Seferis à peine de retour)... Autre ennui et angoisse, les 29 kilogs ; je veux prendre trop de choses, et beaucoup qui ne sont pas pour moi. Et puis mes manuscrits sont terriblement lourds. Ah ! je voudrais enjamber ces derniers jours, et me retrouver dans mon lit de Paris, Michel à mon chevet. (Les Américains ne tolèrent même pas qu'on ait 100 grammes d'excédent.) Acheté force tissu et souliers. Je vais rester sans le sou...

Soirée d'hier, au clair de lune, sur l'Acropole, avec Chamoux. Corrigé ce soir le dernier chapitre de la traduction d'Amandy. Cela nous a tenus quinze mois... Reçu ce tantôt l'étrange visite d'une épave ; tout en sueur, ce type portait une chemise ruisselante et déchirée. Sa visite (mais pourquoi avait-il bâti tout un roman ?) avait pour but de me demander une chemise afin qu'il pût se présenter à je ne sais quel examen ; il exhibait un certificat en lambeaux. Point arrivé à la pitié ; il mentait trop ; je l'ai poussé dehors.

23.

Faute de trouver Gide, absent de Paris, Seferis a laissé un *Solomos* à Duhamel, lequel compte bientôt visiter la Grèce. Causé ce matin avec Merlier. Il m'offre même (faut-il le croire ?) de ne me donner cette année que cinq à six heures de cours pour me permettre de faire des traductions. Je crains, étant ainsi favorisé, de perdre mon indépendance et qu'on ne m'utilise à des besognes journalistiques (radio etc.). Pas un sou en caisse pour payer mon voyage... J'aspire à être parti. Je voudrais n'être rien, sans ce poids de bouquins, de manuscrits etc. (on commence à me prendre au sérieux, chacun me parle plus que jamais de mes livres — alors que je n'écris plus rien)...

.....

Beaune, 5 oct.

Assez curieuse conversation avec le chef de la police. C'était à Athènes...²

Reçu une extraordinaire lettre de la Ligue des jeunes pour me remercier de mon œuvre en faveur de la Grèce. J'ai pourtant boycotté les gens. Là encore je prenais ma revanche, car on déclarait que j'avais plus que tout autre resserré les liens spirituels, etc. Dîner et soirée chez les M. pour fêter mon départ. Terrible fausseté de M. (et de sa femme). On lit des projets à n'en plus finir. On ne me parle point des inquiétudes qu'on a sur le retour de Millieux, ni rien des engueulades reçues par le Ministère (M. s'étant plus ou moins compromis). Ce jésuitisme m'écœure, et ce regard de faux témoin. À chaque instant je bouillonne et me sens prêt à jeter ma démission. Cassé les carreaux sans hésiter lorsqu'au salon chacun me prie de collaborer aux *Cahiers du Sud*. Vidé une fois de plus mon sac au sujet de Millieux... On me traduit un article d'Aravantino sur Solomos : il est question du génie de M. Levesque !

Réveillé le matin du départ à la dernière minute (je m'étais endormi à 3 h). Par bonheur tout était prêt ; je n'eus qu'à rassembler qq. bricoles. L'avion cependant ne partit qu'à midi. Assez grande impression au moment du départ ; puissant ébranlement de la machine qui vous pousse en grondant ; de cet effort doit sortir l'envol et l'on croit pour jamais conquérir les cieux (Gide, lui, la première fois qu'il « vola », eut l'impression de faire quelque chose de défendu, un acte attentatoire...). Quelques Grecs dans l'avion, et surtout des Américains. Une certaine émotion quand on commença de survoler l'Italie ; clochers, bâtiments assez nobles jusque dans les villages calabrais. Aperçu de haut la falaise de Sorrente et l'hôtel Tramontano. Arrivant à Naples vers 5 h, je souhaite assez d'y coucher, craignant d'arriver éreinté. En fait, il fallut y passer deux nuits, car il n'y avait pas d'avion disponible pour le lendemain. On me fit coucher dans un hôtel presque borgne et pourtant réquisitionné par les officiers français. J'avais dîné de copieux sandwiches sur le champ d'aviation, et me contentai le soir d'une chaste vadrouille tout au long de la via Roma et de la Chiaia. Frappé, et cette impression, hélas, devait se confirmer le lendemain, par l'aspect malingre des gens ; peu de beauté, point de santé ni de splendeur. Les jeunes Grecs, je le voyais aux jambes

2. [Suit une conversation sévère sur Millieux et Merlier.]

nues des garçons, à l'allure des matelots, offraient un tout autre spectacle. Assez consterné. Il me fallait perdre mes illusions. Proclamations sur les murs louant la « Résistance » — et ceci dans le style mussolinien. Les mêmes mots, les mêmes phrases gonflées. L'Italie, pas plus que l'Europe, ne purgera facilement le fascisme. Visite le lendemain au Commandant d'armes de l'armée française afin d'obtenir mes repas au mess. Naples ne vit que de marché noir, et par imprévoyance j'avais pris très peu d'argent de poche. On m'accorda mes repas. Je pensais à Stendhal en voyant une fois de plus un Français trôner dans un palais italien...

Fait un saut au Musée, dont ne sont ouvertes que les salles du bas. Cherché en vain le *Mercurius au repos* (Goering l'a fait emporter, me dit un gardien, avec la *Danaé* et une *Danseuse* d'Herculanum). Ce sont les bronzes qui font le prix de Naples ; infiniment goûté un jeune faune dormant. Je pris le funiculaire du Vomero afin de revoir la baie. Mais je ne gagnai pas suffisamment de hauteur, je n'eus que qq. échappées sur le fameux paysage. Je me demandais d'ailleurs à chaque instant si le paysage grec, dans sa sobriété, sa misère, n'était pas beaucoup plus étonnant. Désireux de connaître le cap Misène, je pris le train jusqu'à Puzzoles. Renonçant aux ruines du théâtre, je m'aventurai à pied sur une route en lacets assez plantureuse, assez belle. Quelques derniers raisins pendaient aux vignes, des chars de maïs défilaient. Passablement d'Américains ; le pays reste très « occupé ». Assez de joie à marcher. Depuis si longtemps je tourne en rond dans Athènes. Ce que je voyais sans doute était beau, mais point assez âpre. La Grèce est une terrible école. Sorrente et Amalfi, sans doute restent-ils plus étonnants... La nuit allait tomber, je m'arrêtai à Baia, vis sur le port débarquer des poissons, remarquai un enfant dans l'âge adorable et qui, comprenant mon intérêt, pénétra dans la gare, gagna une retraite protégée par des planches et se mit, comme naguère le gosse de Sorrente, à réparer sa chaussure. Le soir, sans aucune intention d'aventure, parcouru la Chiaia absolument couverte de marins, de garçons qui très paisiblement formaient des groupes assez tendres et [*un mot illisible*]. Je m'approchai de certains, offris qq. cigarettes. Dans la nuit, j'étais sensible au charme, à la jeunesse de certains. Mais vraiment personne n'était beau. Prévenu d'autre part d'une corruption effroyable, je ne désirais point partir de Naples avec de mauvais souvenirs... Escale à Marseille le lendemain. Aucune émotion à toucher la France. J'attendais d'autres occasions, moins officielles — et puis je n'ai jamais cessé de posséder dans mon cœur mon pays. Assez fatigante dernière étape ; je ne fus pas malade, mais me sen-

tis assez chaviré. Téléphoné d'Orly à la maison pour qu'on vienne me chercher place Vendôme, terminus des voitures américaines. Henri était accouru. Grâce à la « valise » dont j'étais chargé, j'eus droit à un taxi qui, après être passé au Quai d'Orsay, me conduisit à la maison avec tous mes ballots ; ainsi ce voyage qui m'avait passablement tracassé finissait-il sans encombre... Suivant la tradition, Maman me guettait au balcon. Je la trouvai enfin au haut de l'escalier, portant un long peignoir de laine mauve. Point trop changée, bien qu'un peu réduite ; la voix seule a vieilli (cela vient d'une bronchite chronique). Joie de déballer mes sacs, un peu comme un Père Noël. J'avais apporté de quoi faire des surprises. Michel qui était en affaires arriva. Il m'emmène au 7^{ème} pour me montrer une caisse pleine de carnets, de manuscrits de Fernand et de lettres. Nulle trace d'œuvre en chantier. Je ne sais quoi de tragique dans ces fragments, dont sans doute il me faudra détruire le plus grand nombre. Fort bon dîner improvisé ; Michel débouche plusieurs bouteilles de bourgogne. Henri et lui insistent sur le tard pour que j'appelle Gide. « Il t'attend, me disent-ils, avec une telle impatience. » En effet, bien que sur le point de se coucher, il accourt.

Pas trop surpris de me retrouver dans ma chambre ; terriblement détaché de mes bouquins (il me les faudra ranger) et de mes souvenirs. Ce qui m'importe à présent, ce sont les qq. bouquins où je voudrais me mettre tout entier ; ma vie se construira autour d'eux. Assez grande fatigue, celle du voyage se greffant sur un assez long surmenage. Désir que la vie de famille (enfin on s'occupe de moi) m'apporte du réconfort...

Visite à Gide dès le matin ; heureux de parcourir le faubourg. Paris ne m'étonne pas ; je le regarde à peine ; il me semble l'avoir quitté de la veille. Gide à peine vieilli, un peu pâle, portant sur la tête un extraordinaire et long bonnet de satin, très Voltaire ; m'avoue aussitôt qu'il ne fait que penser à son prochain voyage en Grèce. Déjà les visas sont demandés, mais il se montre heureux de ne point partir avant novembre : on tourne *La Symphonie pastorale*, Barrault prépare *Hamlet*, chose à quoi Gide voudrait se consacrer, puis il y a diverses publications (le *Thésée* écrit à Alger dans un état d'euphorie qu'il n'avait pas connu depuis les *Caves*, une longue préface à un album de Poussin, une étude sur Valéry qui fut sans doute sa seule admiration dans notre époque). « Mais toi, en Grèce, me dit-il, tu as extraordinairement réussi... (Je sais par Michel que le Ministère se dit content de moi.) — Oh ! fis-je, ce sont les Grecs qui exagèrent. » Gide loue mes publications tout en me demandant si je

n'ai pas écrit autre chose. Je montre mon *Solomos* que j'avais apporté. La préface est de quarante pages. « Ah ! dit Gide, c'est déjà qq. chose. Je vais tout de suite m'y plonger. » Gide se montre assez soucieux (pour la justice et pour notre prestige) de certains rapports de la Croix-Rouge signalant que les prisonniers allemands en France, dans certains camps, meurent de faim. Un article du *Monde* qu'il me signale sonne l'alarme. Quelques questions sur Athènes, sur ce qu'on y peut acheter en matière vestimentaire. Questions aussi sur Seferis, que Gide est loin d'avoir oublié. Pour le moment, retenu par un catarrhe, il garde la maison ; il s'en déclare satisfait, parvenant, dit-il, à écarter les importuns. Prétend avoir abandonné son journal, mais lire chaque jour, avec d'incomparables délices, du latin. En ce moment c'est Virgile, mais il est passé par Salluste, Tacite etc. Une fois de plus étonné par cette intelligence frissonnante et qui sait s'allier à la sérénité. Plus que jamais la noblesse, la majesté imprègnent la personne de Gide.

Paris, le 7 octobre.

Rentré hier d'un petit voyage en Bourgogne. J'accompagnais Michel. Il me faudra en parler, ainsi que de mes premiers jours à Paris ; si je tarde, tout sera englouti. Inévitablement je vais être entraîné à voir des gens, à courir les expositions, les spectacles. Il me faudra me repaître de Paris. J'ai par bonheur passé cette première semaine à ne rien faire, à bien manger, à jouir de la vie en famille, et de mes frères tous réunis à la maison. J'avais un profond besoin de repos et d'atmosphère affectueuse. Là d'ailleurs sera le charme principal et le bénéfice de ce séjour. Passé de longues heures aujourd'hui, et jusque bien tard dans la nuit, dans la chambre de bonne, devant une caisse contenant les papiers de Fernand. Je dois dire aussitôt que je n'ai rien sauvé, sinon mes lettres et celles qu'il reçut de Gide, de Martin, de Jouhandeau³... Michel lui-même, qui, je le sais, s'attacha surtout à recueillir les papiers, fut surpris de ne trouver chez F., dans le désordre inouï de sa maison, aucune trace de travail. Il tournait dans le vide, son esprit critique se dévorait lui-même, et cependant il parlait sans cesse de ses progrès. « S'il avait seulement écrit ce qu'il nous a dit en 39-40 à Nice, disait Gide à Michel, il aurait fait une œuvre géniale... »

8 octobre.

Revenons en arrière. Le jour même où j'étais accouru voir Gide, il

3. [Suivent ici plusieurs pages sur Gabilanez entre 1926 et 1929 et sur le chantage à la conversion exercée par sa mère en 1934-35.]

m'avait demandé de venir dîner le soir. « Arrive en avance ; j'aurai chez moi le C^{te} de Gauthier-Vignal ; vous parlerez de la Grèce. Cet homme, le snobisme incarné, est ami de la famille royale, etc. » Je le vis en effet, et admirai surtout l'aisance de Gide pour entretenir un homme charmant mais assez vain. Bientôt il nous quitta. « J'ai employé tous les instants où je fus libre depuis ce matin à lire ton *Solomos*, me dit Gide. J'ai presque fini l'introduction. C'est bien, c'est même mieux que bien. Le côté valéryen de ce poète est étonnant, et puis cet amour des enfants que tu indiques. J'ai relevé qq. erreurs. » Ouvrant le livre, Gide aussitôt me montre qq. coquilles et deux expressions douteuses. Herbart, qui habite en ce moment la maison (il vient de lancer un hebdomadaire : *Terre des Hommes*), dîna avec nous. Beaucoup de cordialité. Il aimerait lui aussi faire le voyage de Grèce. Je raconte mon passage en Italie. Gide conclut que ce n'est donc plus la peine d'y aller. Il en paraît comme soulagé. Herbart déclare : « Naples fini ! » Gide a appris récemment que l'attitude même de Croce n'est pas ce que l'on croit : il vante le courage, la valeur guerrière des Italiens et semble nationaliste en diable. Évoque l'admirable figure de Calliappoli. Nous racontons à tour de rôle une aventure d'amour. Paris, me dit-on, est un désert. L'Afrique du Nord aussi, me dit Gide. Tunis, Alger ne lui ont donné nulle satisfaction. Il brame après l'Égypte, et pour avoir chaud et pour changer de vie. Assez mystérieusement, les deux petits carnets relatant son séjour de 39 en Égypte, et que je suis sans doute le seul à connaître, ont disparu de chez lui pendant l'Occupation, en même temps que les œuvres de Marx. Il se perd en conjectures et se montre assez intrigué. Ce que je dis de ces carnets ne fait qu'aviver ses regrets (ils sont inouïs de cynisme, de grandeur et de familier, il y a là un ton qui dépasse Stendhal).

Qq. mots sur *Les Amitiés particulières*, le roman de Peyrefitte. Tout Paris parle de ces amours de collège. Gide ne trouve pas le bouquin tellement réussi. « Les soixante premières pages sont excellentes, dit Herbart, mais ensuite cela traîne, le livre est interminable. Et puis je me demande si les garçons de cet âge sont tellement hantés par la pureté, et surtout s'ils en parlent tellement. — Les dialogues, remarque Gide, sont manqués ; ce n'est pas ainsi que parlent les enfants ; leur style est monotone ; il n'y a point de progression. Je l'ai dit à P. qui est venu me voir. Guère sympathique, ajoute Gide (c'est l'avis général). » Je parle cependant des étonnantes photos enfantines que P. m'avait montrées en 39. Même pour les admirer, Gide ne tiendrait pas, m'a-t-il semblé, à revoir P.

Jugements sévères sur Aragon, démagogue et qui insulta récemment Gide dans *Les Lettres françaises*. (Il voudrait bien maintenant, ajoute Gide, ne pas avoir écrit cet article.) Manque de sincérité de ses vers, virtuosité. Il en a tellement écrit que par contre-coup *Le Crève-cœur*, *Les Yeux d'Elsa* paraissent beaucoup moins bons.

Dégoût de Montherlant : déjà sa visite à Cabris avait écœuré Gide et, l'autre jour, ne reçoit-il pas un mot de Montherlant accompagnant un volumineux dossier de justification : « Ce mot qu'ici, dans cette page, on a cru en faveur des Allemands au contraire était dirigé contre eux »... Basse. Ignominie.

On parle du cas Jouhandeau. Je déclare qu'il me serait impossible de serrer la main de cet homme bien que je lui doive tant. (Je remarque que mon caractère se fait de plus en plus entier, et que je dois sans doute ce puritanisme à Gide. Herbart s'amuse beaucoup.) « Il faut savoir, me dit H., que Jouhandeau aima terriblement certain Juif et que Caryathis, par jalousie, le força à devenir antisémite, pro-nazi etc. Cette femme dénonça même Paulhan à la Gestapo — et pourtant Paulhan déclare : "Je n'accepterai point de publier une nouvelle revue tant que je ne pourrai pas y donner du Jouhandeau"... »

Parlé de la poésie grecque. Herbart me demande des articles. Il me serait impossible d'écrire en ce moment, et je doute que mes manuscrits conviennent à un hebdomadaire. Herbart nous lit un article qu'il vient d'écrire sur les prisonniers de guerre allemands en France. C'est du bon journalisme, mais je me méfie terriblement du genre. À propos de je ne sais quoi, Maupassant vient sur le tapis. C'était au sujet de ces auteurs admirés de leur vivant et que la postérité ne retient pas. « On sera terriblement dur pour Duhamel, pense Gide, et même pour Mauriac dont j'ai lu tous les romans à Alger. Mais certains essais de lui ont des chances de rester. Certains contes de Maupassant, d'ailleurs, semblent à l'abri du temps. » Sans en avoir l'air, et de façon tout à fait improvisée, Gide met au point la question, évoque certains contes, cite des phrases. Je suis ravi par la conversation. Je me retrouve enfin dans l'atmosphère que j'aime. Merveilleux naturel. Toutes les allusions sont comprises. Il faudrait tout citer...

Vu le lendemain, aux Relations Culturelles, Marie-Jeanne Durry. C'est elle qui organise le voyage de Gide : « Il est heureux d'aller en Grèce, mais surtout de partir avec vous. » Quelques questions sur la manière d'envoyer des bouquins en Grèce. Je perçois que Merlier n'est pas en odeur de sainteté, ce que déjà Gide m'avait dit. Rencontré Matton

dans les couloirs ; il me met au courant des démarches pour retourner en Grèce ; il faut obtenir un passeport de service ; ça demande du temps. Je vais faire une pétition sur le champ. Mme Durry me présente à Joubert, chargé de la propagande des bouquins. Très serviable, et d'ailleurs désireux d'être agréable à Gide. Pour répandre à Paris mon *Solomos*, il pense que je devrais m'adresser à Pierre Seghers, lequel ne demande qu'à aider les Affaires étrangères. Porté au Directeur des Affaires balkaniques un dossier concernant la mère de Jacqueline. Il en profite pour me questionner sur la Grèce. Je me rends compte du scandale causé par les gaffes de Milliex (14 juillet). Tout le Département en a parlé. Merlier, qui eut la bêtise de soutenir son type, a manqué sauter. Porté un paquet aux parents de Denise Laroque. Je m'épuise à courir à travers le Champ de Mars. Retrouvé Icard au Terminus Saint-Lazare. De passage à Paris, il avait tenu absolument à me voir. Toujours aussi falot et... passionné. Me raconte d'assez étranges histoires de cœur. Je suis, paraît-il, à peu près son unique confident. Cela me gêne (sans me flatter), mais ça m'oblige à l'écouter. J'ai grande hâte ensuite de regagner la maison, dont l'atmosphère me réconforte, me détend. Je me sens encore des plus las...

Visite à Marx le lendemain. Reçu avec considération, sympathie. Il sait que si l'Institut d'Athènes est aujourd'hui le plus florissant de tous, je n'y suis pas tout à fait étranger. Il me questionne sur Milliex⁴.

Arrivée de Jacques enfin libéré. Évite de me montrer, d'entrer dans la danse parisienne. Joui ineffablement du retour. Parti le 3 au petit matin en voiture pour la Bourgogne. Beaux arbres de la forêt de Fontainebleau. Villages de France. Vallée de la Cure. Paysage de Pontigny. Je prenais un bain de France. Je profitais d'un voyage d'affaires de Michel comme d'une occasion de voir la campagne, de me détendre. Me donne en route tous les détails sur la mort de Fernand, ce qu'il a pu apprendre de sa vie (sans doute une affaire de cœur le détermina au suicide), le lamentable procès de la famille contre nous.

Trois jours à Beaune parmi des gens charmants ; dîners merveilleux d'avant-guerre dans la grande tradition. Étonnantes bouteilles défilant sur la table, sans compter les vins sublimes que nous allions déguster dans la tasse d'argent aux environs. Meursault, Vosne, Romanée-Conti, Richebourg. En trois jours je pus goûter ce que la France — et le monde entier produisent de plus merveilleux. C'était bouleversant. Jeannin

4. [Suit une conversation sur Milliex et Merlier.]

ôtant son béret pour entrer dans la cave des Romanée. On nous en fait goûter une dizaine en montant par ordre d'excellence. Tradition séculaire, spiritualité du vin. Culture nécessaire pour les goûter. Je me sens petit garçon. Les meilleurs sont produits par les terrains les plus arides ; il faut que la vigne fasse effort pour donner du bon vin. La Bourgogne ne donne point une impression d'immensité. Il y a qq. chose d'attique au contraire dans le rapprochement des vignobles, certains tout étroits, ceints de murs et qui portent le nom d'un clos fameux dans le monde entier. L'étrange, c'est que la vigne qui se trouve à deux pas de ce clos produit un vin tout à fait différent. On a l'impression d'une bibliothèque dans laquelle voisinent les auteurs les plus différents. Beaune est une ville charmante ; elle a du style, de l'unité... Les visages y sont avenants. L'architecture, souvent belle. Les librairies, fort à la page⁵. Les propriétaires se refusent à vendre. Il ne faut point voir là amour de l'argent ; il y a une sorte de respect de ce que l'on vend et un sens très subtil de la qualité française.

Lu en voyage *Les Amitiés particulières*. Retrouvé là l'atmosphère du collègue ; un certain élément pervers, bien que le livre soit chaste. Curieuse figure du Père de Trennes, que précisément Gide signalait l'autre jour. Lu aussi *Le Précepteur* d'Henri Thomas. On a de la sympathie pour l'auteur ; il est plein de promesses. Ses vers heureusement valent mieux.

Rentré par le train à Paris. Sept heures de voyage. Et pourtant les communications s'améliorent. Surnombre de voyageurs. Michel me raconte en route son temps de guerre, puis l'exode, la maladie de Papa, la vie à Clermont, le retour à Paris, les voyages d'affaires, les projets. Tout cela me passionne. Michel raconte fort bien. Il me semble voir tout cela, que j'ai besoin de savoir. Une certaine hâte à me retrouver à Paris, et pour retrouver Maman — être attendu ! — et pour voir Jacques, superbe gaillard que je connais peu, au fond, car je l'ai à peine vu se former.

10 oct.

Retrouvé au fond d'une malle les manuscrits de Fernand que je croyais perdus. Cela fait preuve d'un beau dédain ; il n'a pas daigné les détruire. Je le ferai moi-même. Visite à Adam, un sculpteur ami d'Henri. Nous y étions tous quatre, ce qui fait une bande assez impressionnante. L'âme commune de notre groupe me donne une joie infinie. Adam est installé dans le merveilleux quartier des Grands-Augustins,

5. [Suivent ici des réflexions sur le ravitaillement, le marché noir, les tarifs etc.]

dans l'atelier de Picasso. Tout près de St-André-des-Arts. Grand type blond aux cheveux bouclés. Sa femme assez Carmen et Marie Laurent. Elle nous montre les eaux-fortes de son mari. Parti voici dix ans de la complication, de l'angoisse, on le voit peu à peu se dépouiller et ne plus faire que des formes nues bien que pleines et intenses. Maturité et bonheur ici vont de pair... Mais un autre problème surgit, que le ménage nous expose tout simplement : la célébrité commence. Ce ne sont encore que de tout petits indices, mais il faut se défendre, fermer sa porte, refuser les louanges, ne pas s'endormir. Tout ce qu'Adam laisse entendre de sa discipline, de ses recherches etc., est du plus grand enseignement. Nous quittons son appartement pour aller, à deux pas, jusqu'à son atelier (qui est celui où Picasso vient faire de la sculpture). Peu d'œuvres, mais quand on pense que c'est là le travail de deux années seulement, on trouve l'effort gigantesque. Impression certaine de grandeur. Austérité. Seul le jeu des formes et des plans intéresse Adam. Il s'est libéré de tout accessoire, et de la chair même pourrait-on dire. Et cependant il retrouve l'humain — *Homme assis* qui pourrait tenir en face du *Penseur* (de même qu'un Caest tout à l'heure ne tuait pas les eaux-fortes). Gide, qui est venu à l'atelier l'autre jour, disait que ces sculptures ont quinze ans d'avance, et qu'il ne fallait peut-être pas exposer les plus hardies. Adam a donné au Salon d'Automne une *Femme couchée* qui fait en ce moment crier Paris. Celle-ci ayant une large main ouverte, on la remplit de pièces de monnaie, on y vide des stylographes. C'est ainsi, par l'injure, que l'on devient célèbre...

Passé chez Saucier à la librairie Gallimard. Jamais ils n'ont eu de plus beaux bouquins. Conversation étriquée de Saucier. Aucune envie de rôder dans Paris. Rentrer à la maison, être attendu me comble. J'en avais perdu l'habitude.

(À suivre.)

